

LA COLONIE L'ILE DES ESCLAVES

À Denis Manuel

Deux îles, deux théâtres

Aux déserts mélancoliques de l'âge précédent, ce siècle, le dix-huitième, oppose le bonheur de ses îles. Îles de la bonté naturelle, de l'amour fidèle, îles-berceaux de la pure origine.

L'archipel Marivaux compte bien des îles, avouées ou non. Certaines, entourées d'eaux. Certaines, de murailles, îles-prisons. Certaines, de richesses, îles-pièges. Toutes sont des lieux d'épreuve, où l'amour est désarroi, où les serments sont trahis, où l'origine se dérobe.

L'auteur de *L'île des Esclaves* a trente-sept ans. Celui de *La Colonie*, soixante-deux. Aux deux bouts d'une vie de théâtre, ces deux îles. L'une, encore au début. L'autre, non loin de la fin.

La première a des maîtres, esclaves révoltés qui s'y sont établis voici une centaine d'années pour y fonder une république d'égaux. De ce qu'est devenue cette république, déjà vieille d'un siècle, nous ne saurons pas grand-chose. Trivelin est seul en scène à représenter le pouvoir central : chef de canton ou préfet de région ? La fonction n'est qu'un masque, sous lequel se cache le philosophe, Prospero ou Diogène. Si cette île est le terrain d'une tentative politique d'espoir collectif, nous n'en saurons rien. Nous ne serons admis qu'à l'observatoire d'un moraliste, au confessionnal d'un directeur de conscience, au repaire d'un chasseur d'âmes.

Castigat ridendo mores. Corriger les mœurs, certainement. Quant au rire, c'est celui qu'affiche, peu communicatif, le protagoniste de toutes les vanités : un crâne aux dents jaunies et aux orbites noires, trônant parmi les fleurs et les bijoux. Du crâne qu'il plante sur le théâtre, Marivaux n'attend pas qu'il tourne nos pensées vers l'au-delà. Son espoir est qu'il nous renvoie vers le monde, plus capables de tendresse. À ce crâne et à ces fleurs, il veut nous faire préférer les mille et un visages, tous différents et tous aimables, dont le pastelliste se garde bien de nous détailler les atours. Les marges du papier peuvent rester vierges de dentelle. Soubrette ou duchesse ? Qu'importe, si le regard, au centre, nous regarde, si cette vie émeut la nôtre.

Le Marivaux de *L'île des Esclaves*, c'est le Marivaux de *La Vie de Marianne*, prompt à épingle dans l'humain commerce la moindre trace du désir d'humilier. L'infâme qu'il veut écraser, c'est l'inattention à autrui, vice majeur. Son ennemi : l'esclavagiste qui sommeille en chacun, aujourd'hui comme hier, abolition ou pas. Les sottises de la morgue, les prétentions ineptes de la naissance ou de la richesse, les hypocrisies du paternalisme, les banales brutalités du quotidien pouvoir, d'autres les ont dénoncées. Elles le révulsent.

Comme l'accablent les effets, chez l'esclave, de l'inhumanité des maîtres. Poète des humiliés, il sait que les bourreaux, outre les souffrances qu'ils leur infligent, inoculent à leurs victimes un venin atroce, qu'il nomme par son nom : le ressentiment.

Ce Marivaux de trente-sept ans nous donne le spectacle d'un double purge : celle des maîtres, celles des esclaves. Afin de nous purger nous-mêmes. Théâtre de l'identification salutaire. Théâtre de la catharsis.

Autre île, celle de *La Colonie*. Des "sauvages" l'habitent, paraît-il. Sont-ils bons, sont-ils méchants ? Nous ne les verrons pas, ils seront seulement évoqués, grands méchants loups dont on épouvante des enfants.

Iphicrate et Arlequin, Euphrosine et Cléanthis, c'était deux fois le couple du maître et de l'esclave. Arthénice, Timagène, Madame Sorbin, Monsieur Sorbin, Lina, Persinet et les autres, c'est une société, en réduction certes, mais complète : nobles, notables, bourgeois, artisans, gens du peuple. En prime, un philosophe, dont on verra qu'il ne faut attendre aucune lumière. Au propre et au figuré, ils étaient, ils sont tous dans le même bateau, ces sans-patrie, ces émigrants. Ils ont trouvé refuge, ils ont jeté l'ancre, reste à sortir de la "confusion", reste à fonder le vivre-ensemble.

Nous voici donc à l'origine du politique. Et qu'y trouve-t-on ? Non point des malheureux que leur détresse aurait dépouillé de leurs préjugés en même temps que de leurs biens, mais des aveugles qui n'imaginent le nouveau qu'à la semblance de l'ancien. Nus, ils ne songent pas à saisir la chance que pourrait être leur nudité. L'imagination, cette fois encore, n'accèdera pas au pouvoir. Les hommes sont des moutons.

Et les femmes ? Marivaux les lance à l'assaut du ciel. Les hommes s'apprêtaient à repasser le vieux plat de la paix sociale, elles lancent la guerre des sexes. Les voilà au coude à coude, toutes catégories confondues, prêtes à la grève de l'amour.

Récit semé d'admirables portraits. L'ami, le familier de Madame de Lambert, de Madame de Tencin, Marivaux, le nouveau précieux, nous dit ce qu'il doit aux femmes, précieuses ou non. À leur culture et à leur inculture. À leurs artifices et à leur spontanéité. Car la femme, telle qu'il la voit et l'aime, est île. Cernée par un océan de préjugés, emprisonnée dans une cage de luxe ou de misère, interdite de latin et de mathématiques, esprit esclave, esprit humilié, esprit-Arlequin. À elle donc le ressentiment, à elle la générosité.

Comment la guerre des sexes réveille la lutte des classes, comment la lutte des classes met en sommeil la guerre des sexes, comment la guerre tout court, ou sa simple évocation, fait tout rentrer dans l'ordre d'un endormissement général, comment les moutons noient le poisson, c'est ce que nous conte *La Colonie*.

Deux Marivaux, deux théâtres. Optimisme douloureux de l'un. Pessimisme chaleureux de l'autre. Un message, un état des lieux. Le miroir de l'âme face au tableau du monde.

Jean-Marie Villégier
Avril 1994